

Laval théologique et philosophique



Piero STEFANI, *Qohelet*. Milan, Garzanti (coll. « I Grandi Libri dello Spirito »), 2014, 248 p.

Jean-Jacques Lavoie

Volume 71, numéro 2, juin 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035572ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035572ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, J.-J. (2015). Compte rendu de [Piero STEFANI, *Qohelet*. Milan, Garzanti (coll. « I Grandi Libri dello Spirito »), 2014, 248 p.] *Laval théologique et philosophique*, 71(2), 341–343. <https://doi.org/10.7202/1035572ar>

La conclusion déçoit un peu. L'auteur y compare l'Église à une entreprise dont les fidèles sont les clients. Le charisme, la spiritualité, la vie des Petits frères ne sont perçus que comme un nouveau produit pour attirer des clients et rehausser la marque de commerce de l'Église au Québec. Après tant d'informations, tant d'études, d'interviews avec les personnes concernées, après tant de déclarations d'intérêt et de sympathie de la part de l'auteur, on se serait attendu à une conclusion dépassant les banalités de la pensée sécularisée et matérialiste actuelle au Québec. Mais il reste que c'est un beau livre, facile à lire et qui sera utile à ceux qui s'intéressent à la réalité religieuse au Québec, qu'ils soient universitaires, fidèles ou touristes spirituels.

Paul LAVERDURE
Université de Sudbury

Piero STEFANI, **Qohélet**. Milan, Garzanti (coll. « I Grandi Libri dello Spirito »), 2014, 248 p.

Il ne fait aucun doute que le livre de Qohélet est de plus en plus populaire. En effet, depuis l'an 2000, près de 120 nouveaux livres ont été publiés sur ce petit texte de sagesse, qui se conclut par un avertissement à ne pas produire en surabondance des livres (Qo 12,12) ! De cette centaine de nouveaux livres publiés depuis l'an 2000, c'est le quatorzième à paraître en italien. Les seize chapitres de l'ouvrage peuvent se regrouper en trois grandes sections : un commentaire général, dans lequel sont traités quelques problèmes classiques (auteur, date, unité du livre, canonicité, etc.) (p. 3-90 ; 231-237), une traduction et un bref commentaire chapitre par chapitre (p. 95-142 et 237) et, enfin, une section intitulée « Relectures et affinité » (p. 143-229 ; 237-244). Une très brève bibliographie d'ouvrages publiés strictement en italien est présentée aux pages 91-92.

À l'instar de maints exégètes, Stefani date le livre aux alentours du milieu du troisième siècle avant l'ère chrétienne (p. 42-44). Pour justifier cette datation, il fait essentiellement appel au livre de Ben Sira (pour la datation *ante quem*) et à la langue du livre, notamment les nombreux aramaïsmes et les deux mots d'origine perse en Qo 2,5 et 8,11 (p. 39-40). S'il est vrai que l'argument linguistique permet de dater le livre de Qohélet à la période du second Temple, il ne permet pas à lui seul de le dater avec précision à la période hellénistique. En somme, en retenant une telle datation, Stefani se permet de faire maintes affirmations qui ne sont jamais étayées avec des arguments à l'appui. Quelques exemples vont illustrer mon propos. Premièrement, il affirme que la description du roi en Qo 2 évoque non seulement le premier livre des Rois, mais aussi un riche magnat de l'époque ptolémaïque (p. 122). Deuxièmement, il écrit que le roi présenté en Qo 8,1-5 s'apparente à un monarque absolu de l'époque hellénistique (p. 133). Troisièmement, il est d'avis que c'est le Dieu même de Qohélet qui ressemble à un souverain hellénistique, dans la mesure où son pouvoir ne peut être remis en question, et ce, malgré la distance qui le sépare de ses sujets (p. 89). Bien entendu, dans les trois exemples cités, on pourrait très bien remplacer le magnat ou le souverain hellénistique par le roi mésopotamien ou perse. La datation retenue par Stefani lui permet aussi de supposer, sans aucun argument à l'appui, que Qohélet connaissait certaines idées de base provenant du monde grec et que son approche rationnelle s'apparente au *carpe diem* grec (p. 48). Par contre, plus prudent que maints exégètes, il ne signale aucun texte grec qui aurait pu directement influencer Qohélet et il refuse d'assimiler la « voie médiane » en 7,15-18 au « juste milieu » aristotélicien (p. 60) et l'affirmation de Qo 1,9-11 à l'éternel retour des stoïciens (p. 121). De façon tout aussi prudente, il refuse de justifier la datation du livre à partir de soi-disant allusions à des faits historiques précis ; à ce sujet, il prend pour exemple le passage de Qo 4,14-16 (p. 40-41).

Comme tous les commentateurs, Stefani a dû expliquer les contradictions apparentes ou réelles qui pullulent dans le livre de Qohélet. Il est bien connu que maints exégètes, surtout au 20^e siècle,

ont été d'avis que ces contradictions provenaient du fait que le livre de Qohélet aurait été rédigé par plus d'un auteur. Stefani rejette cette hypothèse, sauf pour Qo 1,1 et 12,9-14, épilogue qui proviendrait même de deux auteurs différents (p. 9-10 ; 23 ; 50 ; 54 ; 65 ; 68 ; 119 ; 141-142). À mon avis, cette hypothèse rédactionnelle n'explique pas davantage de manière satisfaisante la présence de Qo 1,1 et 12,9-14. Par ailleurs, pour expliquer les soi-disant ou réelles contradictions du livre de Qohélet, Stefani affirme que celles-ci sont le reflet, d'une part, des tensions entre la pensée de Qohélet et la sagesse traditionnelle et, d'autre part, de la réalité elle-même (p. 23). Cette interprétation, qui n'est pas nouvelle, ne permet pas concrètement de résoudre les nombreuses difficultés que pose le texte de Qohélet. Par exemple, bien des auteurs ne partageront pas son avis lorsqu'il affirme que Qohélet, en 3,2-8, reprend peut-être une vieille composition sapientiale dans le but de changer sa signification (p. 33). De la même façon, il me semble simpliste d'identifier Qo 10,8-9 comme une citation de Pr 26,27 (p. 85 ; 137), d'une part, parce que ces textes ne sont pas parfaitement identiques et, d'autre part, parce que maints autres textes du psautier s'apparentent aussi au v. 8a (Ps 7,16 ; 9,16 ; 35,7-8 ; 57,7 ; 141,9-10a) et doivent donc être pris en considération pour bien saisir le ton ironique de Qohélet.

Quiconque lit le livre de Qohélet se heurte à un autre problème majeur : l'organisation et la cohérence de la pensée. À ce sujet, le commentaire est une fois de plus décevant, car Stefani se contente, d'une part, d'écrire que le livre de Qohélet n'est ni un traité, ni une simple anthologie (p. 24) et, d'autre part, de reprendre vaguement l'idée de « circularité textuelle » développée par Vittoria D'Alario (p. 24-25).

Comme tous les commentateurs, Stefani a dû traduire et interpréter le mot *hbl*, mot clé par excellence du livre de Qohélet. Or, celui-ci est rendu par différents mots ou expressions : souffle (1,14), souffle sur le point de s'évanouir (1,2), souffle sur le point de devenir rien (12,8), souffle sur le point de disparaître (6,9), souffle en train de s'évanouir (2,15), souffle qui se dissipe (8,14b), éphémère (4,7), passager (6,12), transitoire (7,15), fugace (9,9a), qui s'écoule (9,9b), rien (4,8), délires (5,6), absurde (8,14a). Bien entendu, ce choix suscitera inévitablement des critiques, non pas forcément parce qu'il est entièrement erroné, mais simplement parce qu'aucune traduction ne fait présentement l'unanimité. En effet, la traduction du mot *hbl* ne va pas de soi, car elle détermine le sens que l'on donne à tout le livre. Quoi qu'il en soit de la meilleure traduction du mot *hbl*, Stefani a raison de souligner que les appels à la joie en constituent le contrepoint (p. 22), qu'ils ont une fonction de narcotique et qu'ils représentent une tentative illusoire de sortir de la sphère du *hbl* (p. 59).

Du point de vue de l'épistémologie, Stefani souligne que Qohélet est un empiriste (p. 73 ; 82-84) et que son livre se présente comme une sorte de journal de ses expériences (p. 26). Il est vrai que maintes affirmations sont fondées sur des observations et des expérimentations. Toutefois, cela n'est pas suffisant pour faire de Qohélet un empiriste, car plusieurs de ses réflexions n'ont aucun fondement empirique ; c'est notamment le cas de ses nombreuses réflexions théologiques.

La troisième section du livre est sans doute la plus originale, car elle est consacrée à une étude comparative entre Qohélet et divers grands écrivains : l'auteur inconnu de *L'Imitation de Jésus-Christ* lui permet d'approfondir le thème de l'ascétisme ; avec Francesco Guicciardini et Michel de Montaigne, il explore les thèmes de l'expérience et du scepticisme ; l'œuvre de Giacomo Leopardi est l'occasion de découvrir un autre Ecclésiaste — à ce sujet, il est étonnant que Stefani ne mentionne pas l'existence du livre de Loretta Marcon, *Qohélet e Leopardi. L'infinita vanità del tutto*, Napoli, Alfredo Guida editore, 2007 — ; le chapitre sur Johannes Brahms nous plonge dans le thème de la mort que le musicien a repris de Qohélet, notamment de Qo 3,18-22 et 4,1-3 ; avec Léon Tolstoï, c'est le thème des confessions autobiographiques qui prédomine ; enfin, l'ouvrage se

termine par une présentation du poète David Maria Turoldo et plus particulièrement de ses deux recueils de poèmes intitulés « Chants ultimes » (1991) et « Mes nuits avec Qohélet » (1992).

En dépit de ces quelques critiques et de plusieurs autres réserves qu'il serait trop long d'exposer — aussi bien à l'égard de la traduction que de l'interprétation —, il s'agit d'un ouvrage qui a le mérite d'être clair et de s'adresser au grand public.

Jean-Jacques LAVOIE
Université du Québec à Montréal

Jean-Marc VERCRUYSE, dir., **Ponce Pilate**. Arras, Artois Presses Université (coll. « Graphè », 22), 2013, 214 p.

Ponce Pilate, préfet romain de la province de la Judée, est surtout connu comme celui qui a condamné Jésus de Nazareth au supplice de la croix. N'eut été du procès du Nazaréen, ce magistrat romain serait probablement tombé dans l'oubli. Quoi qu'il en soit, cet obscur personnage est passé à l'histoire comme responsable de la mort de Jésus, mais aussi comme un lâche ou un homme rempli de remords. Dans *Ponce Pilate*, Jean-Marc Vercruyse a rassemblé treize études, provenant d'autant d'auteurs, afin d'esquisser un portrait, souvent contrasté, de Ponce Pilate et de sa femme Procula. Relevant de l'histoire, de la littérature ou de la théologie, les chapitres de l'ouvrage ont pour but de faire connaître un personnage mal connu, voire méconnu, autant du grand public que d'un lectorat spécialisé.

Dès le premier chapitre, Simon Claude Mimouni résume la situation socio-économique et politique qui prévalait au premier siècle de notre ère en Palestine sous la domination romaine pour ensuite entrer dans le vif du sujet, soit la préfecture de Ponce Pilate et les multiples difficultés politiques auxquelles il a dû faire face, de même que son implication dans la comparution et la condamnation de Jésus de Nazareth. Dans le deuxième chapitre, Rémi Gounelle propose une étude du développement de la figure de Ponce Pilate dans la littérature apocryphe chrétienne du IV^e siècle, surtout à partir des *Actes de Pilate*. La figure du procureur romain chez les auteurs patristiques fournit le thème du texte suivant, signé par Anne-Catherine Baudoin, auteure d'une importante thèse consacrée à Ponce Pilate et dans lequel elle analyse son rôle en tant que gouverneur, juge et Romain. Quant à Jacques-Noël Pérès, il exploite l'iconographie éthiopienne pour nous présenter un Ponce Pilate qui fut canonisé par les chrétiens d'Éthiopie à la suite de son martyre.

Le cinquième texte du recueil est celui de Marie-Geneviève Grossel qui a examiné la réception et la mise en perspective du personnage de Pilate au Moyen Âge. Elle conclut que « la figure de Pilate est marquée par une ambivalence qui l'a rendue fort plastique aux yeux des dramaturges » (p. 80). Corinne Meyniel, quant à elle, révèle le côté sombre et ambigu de Ponce Pilate à travers les yeux de deux auteurs tragiques du théâtre français du XVII^e siècle.

L'époque moderne a aussi connu ses interprétations et ses réinterprétations de la figure du procureur romain. Ainsi, Sylvie Triaire compare *Le procureur de Judée* d'Anatole France avec les récits de Victor Hugo, dont *La fin de Satan* navigue entre les repères évangéliques et les motifs proprement hugoliens, et d'Ernest Renan qui, dans sa *Vie de Jésus*, adopte un point de vue qui n'est pas si différent de celui du sceptique France. Alexandra Ivanovitch se penche sur le jugement de Ponce Pilate, tel qu'il est évoqué dans l'ouvrage de Mikhail Boulgakov, *Le Maître et Marguerite*. Outre son analyse de la figure du procureur, elle s'interroge sur le lien entre les écrits canoniques et apocryphes du célèbre roman de l'époque soviétique. Dans *L'Homme et le sacré*, abordé par André-Alain Morello, Roger Callois s'est plu à imaginer un Pilate qui n'a jamais fait crucifier Jésus et l'a même remis en liberté.